

« **TU ES HEUREUX, TU ES EN FAUTE** »... A NE PAS CROIRE!

### **Le bonheur selon Philippe Delerm**

Ruth Amar  
*Université de Haïfa*  
ramar@research.haifa.ac.il

**Résumé:** L'auteur propose une réflexion critique sur le sens éthique et esthétique du bonheur et du quotidien dans l'écriture minimaliste de l'écrivain français contemporain Philippe Delerm.

**Mots-clés:** Delerm, bonheur, quotidien, éthique, littérature, minimalisme.

**Abstract:** The author proposes a critical reflection about the ethical and esthetical meaning of happiness and daily life in the minimalist writing of contemporary French writer Philippe Delerm.

**Keywords:** Delerm, happiness, daily life, ethics, literature, minimalism.

*Songer à l'âme, y songer une fois au moins dans le désordre de chaque tourbillonnante journée, c'est bien le commencement du salut*

Georges Duhamel

Le bonheur. Voici un mot qui a intrigué bien des philosophes, des hommes de lettres, les gens du commun. Le bonheur ne serait-il pas la seule affaire de l'homme ? Sa seule ambition ? La question se pose. Qui n'a pas réfléchi au moins une fois dans sa vie à cette dimension ? Qui n'a jamais eu envie de se donner des règles de conduite quotidiennes qui guideraient à cet état propre à chacun et que nul ne peut définir pour l'autre ? Déjà Pascal soutenait que le désir d'être heureux est universel :

Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté [ne] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre (Pascal, B 425).

Pourrait-il en être autrement ? En examinant la période contemporaine, on s'aperçoit que peu d'écrivains, de philosophes n'ont pas touché à cette question de manière directe ou indirecte. Car le bonheur, thème philosophique aussi bien que poétique, sociologique et psychologique qui, sous certains aspects, est un concept général, est tout de même très intime, s'édifie à la mesure de chacun et est l'un des sujets les plus universaux. L'angoisse sert la gorge, la quête du bonheur sous toutes ses formes est encore présente aujourd'hui à la source des écrits.

Qu'est-ce que le bonheur alors ? Serait-on en mesure un jour d'en donner la définition ? *Le Petit Larousse* nous dit dans le commentaire premier que c'est l'« état de complète satisfaction, de plénitude ». La deuxième signification en est : « chance, circonstance favorable, joie, plaisir ». Voici donc pêle-mêle les états suscités par différentes situations à différents moments de la vie : le bonheur de la rencontre d'une personne, le bonheur d'un mariage, d'une naissance, et jusqu'à la dégustation d'un gâteau à la crème.

Derrière tous les paradoxes qui accompagnent le bonheur, les ambiguïtés se multiplient concernant les sentiments et les passions les plus proches. Est-ce l'état décrit dans les philosophies hellénistiques et romaines, stoïques et épicuriennes où l'on désire à tout prix réaliser « l'état doux, joyeux, heureux, stable, fixe, à savoir le bonheur » ou celui des hédonistes (cyniques) où l'on est désireux « d'incandescence, de brûlure, de furie jubilatoire, de mouvement, en l'occurrence, de plaisir » (Onfray, 2000: 31).

### **Le bonheur aujourd'hui ?**

A notre époque, il semble qu'un changement s'effectue et que le bonheur devient une nécessité. Selon Pascal Bruckner, le bonheur est devenu une obsession omniprésente dans la société européenne contemporaine : « notre époque est passée à une sorte d'obligation du bonheur. Nous avons tout, donc nous devons être heureux, et si nous ne le sommes pas, c'est que nous avons mauvais esprit » (Bruckner, 2000a: 19). Cette idée avait déjà été avancée par Alain dans *Propos sur le bonheur*, où il expliquait que le bonheur était un devoir, car au XX<sup>e</sup> siècle, ère où tout est permis, où toutes les chances lui sont offertes, l'homme conçoit l'idée du bonheur comme devoir et non comme droit:

Nous ne supportons pas le spectacle des gens malheureux, déprimés ou malades parce que nous mettons en avant une idée du bonheur qui est éminemment tyrannique. Il faut donc partir du bonheur pour aller vers la souffrance, et non pour percevoir la souffrance en tant que telle (*idem*: 20).

Il serait donc bon de reconnaître que formulée d'une manière ou d'une autre, la question du bonheur surgit dans les textes postmodernes malgré les deux guerres mondiales et Auschwitz. Comment alors oser aborder un tel sujet ? Oui, il faut un courage évident afin de traiter le thème du bonheur dans la littérature contemporaine. Si la plupart des écrivains n'osent le faire que de manière indirecte, un groupe d'auteurs nommés par Vincent Engel<sup>1</sup> les « minimalistes positifs » écrivent le quotidien, avançant que celui-ci peut mener vers le bonheur, un bonheur simple et intime. Bertrand Visage a

---

<sup>1</sup> Professeur de littérature contemporaine à l'université catholique de Louvain.

appelé ces auteurs les « moins que rien » et annonce en 1998 le « surgissement d'un courant littéraire » (Visage, 1998: 5).

L'un de ces écrivains est Philippe Delerm. Entre récits et essais, l'appartenance générique de ses textes est incertaine. Cependant le succès de cette œuvre ne se conteste pas surtout que depuis la publication de *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997) elle semble se créer à partir d'un nouvel art d'écrire articulé autour du quotidien, dont on peut repérer l'éclosion, en littérature, dans le courant des années quatre-vingt<sup>2</sup>.

Or il est difficile de désigner ces textes par le terme de « roman ». En effet, ils nous font penser à ce que Barthes désignait par « romanesque sans roman », qu'il définissait en ces termes : « un mode de notation, d'investissement, d'intérêt au réel quotidien, aux personnes, à ce qui se passe dans la vie » (Barthes, 1993: 1403) ; un romanesque à peine rehaussé par un élément, çà et là, qu'il nomme *l'incident* dont il donne la définition suivante : « simplement ce qui tombe, doucement, comme une feuille, sur le tapis de la vie » (cf. Sheringham, 2003: 135-158). De même, Delerm choisit d'écrire en utilisant la *diction* plutôt que la *fiction* (cf. Genette, 1991), mais en situant tout de même son texte dans une atmosphère littéraire.

Le recours à l'enfance, aux sensations, à l'impressionnisme, aux dessins de Folon, à la Normandie permet à Delerm d'incorporer de manière simple et efficace dans de courts chapitres, des sortes de bulles d'écriture qui ne sont ni des récits à proprement parler, ni des essais. Cette écriture nouvelle se nourrit d'un quotidien dont les caractéristiques interrogent la relation féconde entre le réel et la fiction. Par un choix de mots justes, Delerm déploie le réel, dévoilant l'intensité de chaque instant vécu mais tout en repérant des significations nouvelles. Ethique et esthétique sont astucieusement mises en œuvre afin d'éclairer au mieux les mouvements d'approche du quotidien.

D'autre part, Delerm a été considéré par les critiques (et notamment par Rémi Bertrand (2005)) comme un des éminents représentants du groupe des « minimalistes positifs », c'est-à-dire les écrivains qui désignent la fragmentation du réel et ce qu'elle implique : une manière spécifique d'être au monde, considérant le présent comme temps

---

<sup>2</sup> On retrouve dans ce groupe Eric Holder, Pierre Bergougnot, Pierre Michon. Pour la liste d'autres écrivains, voir l'essai de Rémi Bertrand *Philippe Delerm et le minimalisme positif* (2005: 16).

unique et le quotidien comme seul espace d'accomplissement possible. Or, ce quotidien n'est-t-il pas le bonheur même pour Delerm ?

### « Une quotidienneté qui nous empoisse » ?

Le bonheur, souvent considéré comme une affaire publique et parfois un souci collectif de l'humanité, semble au contraire être pour Delerm une obsession intime. Il reprend à l'aristotélisme cette conception de la vie: le bonheur est ce vers quoi tend explicitement sa quête et son écriture qui semble aller à l'encontre de quelques thèses sur le bonheur selon lesquelles il doit être fait de suspens, de changements, d'ambitions. Or, à en croire Pascal Bruckner, écrivain (philosophe), le quotidien est ce qui tue le bonheur et, dans *L'euphorie perpétuelle*, il explique que « s'il faut se libérer maintenant, c'est bien de cette quotidienneté qui nous empoisse » (Bruckner, 2000b: 92).

Dans ce même essai, il développe l'idée que les habitudes créent une technique d'économie d'énergie qui naît du principe de conservation. Elles permettent de maîtriser ce qui nous rebute, attestent de notre fidélité : « Du quotidien, on peut affirmer deux choses contradictoires : qu'il se répète autant qu'il nous exténue. Il nous submerge par le retour des mêmes choses, fait du lendemain la réplique d'aujourd'hui qui lui-même reproduisait hier avec une constance de disque rayé » (*idem*: 97). Les lois du quotidien sont donc implacables : identité, conformité, équilibre, principes, lois, règles. Pas de suspens, pas de frémissement, pas d'attente. Bref, c'est, toujours selon Bruckner, le « triomphe de l'incolore ».

De même, la répétition consiste à faire disparaître le temps à force de revenir à l'identique. En effet le paradoxe du quotidien tient à cela : abolir le temps, car il semble que les jours qui se suivent se ressemblent tant qu'ils finissent par se confondre en un seul jour dans un éternel présent sans futur ni passé. Le quotidien devient alors « une grimace de l'éternité ». Ce n'est pas la régularité qui est ennuyeuse mais plutôt l'incapacité de l'homme à la magnifier dans un art de vivre qui transformerait n'importe quel petit événement au niveau d'une cérémonie.

Il y a deux manières d'appréhender la durée : « ou la tuer en abrégeant ce qui se répète ou s'en faire une alliée en l'élevant au niveau d'une liturgie » (*idem*: 95). La

première solution est celle de la commodité, de l'immédiateté ; l'autre est plutôt celle qui voit dans son patrimoine de l'intelligence, de la finesse. Le manque d'attente, de frémissement, de suspens peut devenir attrayant pour qui désire se laisser vivre, se laisser guider par la routine au sein de laquelle il est même possible d'éprouver une jouissance tranquillisante, équilibrante et rassurante que rien ne vient jamais contrarier. Et c'est bien cette atmosphère-là qui émane des textes de Delerm.

Les personnages delermiens limitent leur champ d'action à leur entourage le plus proche où ils se focalisent, si bien qu'ils négligent les grands thèmes de l'univers pour se restreindre au quotidien et à l'intimité. Or s'il faut du courage pour affronter les désastres de la planète, il est sans doute encore plus difficile d'écrire non seulement le bonheur mais surtout les moments de bonheur dans la vie quotidienne, la félicité personnelle. Si la guerre et la misère constituent la réalité quotidienne de millions d'individus, Delerm estime que cela ne doit pas entraver son bonheur personnel. Au contraire, il y verra presque l'obligation d'être heureux. Son point de départ est simple : si la guerre et la violence sont quotidiennes, le bonheur doit l'être aussi : « Tu es heureux, tu es en faute. Voilà ce que certains me disent, et je ne les crois pas... j'aime beaucoup ce que tu fais mais *on pourrait te reprocher* de ne pas traduire la violence du siècle. La violence du siècle; je la ressens, je la côtoie. Je ne la dirai pas. (Delerm, 1998: 16s)

Dès que la décision est prise, comme un pacte avec lui-même, Delerm n'écrira que les activités du quotidien. A propos de ces activités, Bruckner s'exprimait sévèrement, signalant la monotonie et l'ennui dont elles sont faites : « Il ne m'arrive rien mais ce rien est encore de trop : je m'éparpille en milles tâches inutiles, formalités stériles, vains bavardages » (Bruckner, 2000b: 100). Or, pour Delerm, ces activités « ennuyeuses » sont au contraire tout autre chose : derrière les habitudes et les instantanés du quotidien, les petits riens, les moments fugitifs tels que l'achat de gâteaux du dimanche matin, l'écossage des petits pois, l'odeur des pommes ou l'action de prendre un porto, derrière ces sensations et activités minuscules, se cache une réelle lecture du monde et de la société. Extraire la quintessence des choses, savoir apprécier les petits moments du quotidien, voilà ce à quoi incite l'approche de Delerm. Le quotidien prend alors une toute autre tournure : d'insignifiant il devient marquant, d'anodin il devient impressionnant.

Si *La première gorgée de bière* nous engageait dans les sentiers de la plénitude permettant de nous accrocher à une luminosité propre à l'enfance, le moteur du *Bonheur tableaux et bavardages* se trouve plutôt dans une pensée qui surgit entre les tableaux, essentielle à la saisie du quotidien. Alors que dans le premier livre il n'y avait aucun jugement sur l'état des choses, mais plutôt une intensité de l'instant, accentuant la valeur des choses, ici, Delerm porte un regard philosophique sur la vie et la signification des événements. En effet, dans *Le bonheur. Tableaux et bavardages*, le quotidien est conçu comme ce qui fuit et ne peut-être compris qu'après-coup. Or, ce phénomène implique, du coup, une révision des choses, créant ainsi un écart entre le senti et la transmission de la sensation. Pour Delerm, il s'agit beaucoup moins de comprendre et de juger que d'observer.

Selon Rémi Bertrand, l'écriture devient le lieu d'une « traduction du quotidien » et l'amplification du réel pose le risque de retomber dans la morne réalité lorsque vient le temps de la voir sous notre propre regard. Bertrand nous rappelle que « le bonheur minimaliste est (...) inconcevable sans la connaissance de la finitude » (Bertrand, 2005: 152). Ce bonheur, c'est la vie elle-même en tant que telle. Les traversées, d'autre part, laissent des marques, font entrevoir la fragilité des choses.

### **Le seul et véritable événement : raconter**

Il y a une nostalgie évidente, dans l'écriture de Delerm, d'un temps où la lenteur et les contacts humains se faisaient par autre chose que l'intermédiaire de la technologie. Un désir de sortir d'un temps rapide pour entrer dans un temps où la lenteur, et même la paresse, prennent le contrôle. En effet, dans presque tous ses livres, surgit le désir de sortir de la fonctionnalité de plus en plus poignante du monde moderne et de la remplacer par un art de vivre au quotidien, celui-ci ayant pour principale caractéristique d'être fuyant, et c'est donc pour cela qu'il faut tout faire afin de le capter.

Ainsi l'acte de raconter lui-même est le seul et véritable événement, le quotidien facile d'accès, le matériau même du récit. Dominique Viart remarque, à cet effet, que « le plaisir narratif s'impose à nouveau à des écrivains qui cessent de fragmenter leurs récits ou de les compliquer outrageusement. Et les nouveaux venus ne sont pas en reste, prêts

parfois à faire du romanesque avec presque rien » (Viart & Vercier, 2005: 6). Ce sont là autant de manières de fabriquer un récit qui mettent au jour, par ailleurs, le désir de faire travailler la mécanique même du roman un peu comme c'est le cas chez Toussaint. Le quotidien est donc devenu un prétexte pour écrire encore, une contre-voie pour continuer à écrire malgré tout et composer avec « les ruines du romanesque » (*idem*: 159).

«A chaque risque le bonheur est là » (Delerm & Delerm, 2001: 30), c'est dans ces termes que Philippe Delerm exprime dans *Fragiles* le rapport entre le bonheur et le danger omniprésent de le rater ou de le perdre à chaque instant. Le bonheur de nos jours, c'est d'être conscient d'une perte éventuelle qui nous guette : il faut donc, selon Delerm, opter pour le risque.

Ses textes reflètent les observations de situations quotidiennes, courantes, transmises par un narrateur observateur qui rapporte minutieusement des faits divers, des scènes plutôt courtes qui forment des chapitres. L'épigraphe de *Le bonheur. Tableaux et bavardages* reprenant un texte de Félix Leclerc, « Pieds nus dans l'aube », reflète bien le contenu du livre, étonnant par sa simplicité et en même temps par sa diversité et son rythme poétique :

Lorsque la famille était réunie à table, et que la soupière fumait, Maman disait parfois:

- Cessez un instant de boire et de parler.

Nous obéissions.

-C'est pour vous faire penser au bonheur, ajoutait-elle.

Nous n'avions plus envie de rire.

Ici, le bonheur est conçu, la perception délimitée, précisée à partir de sensations traduites et résumées par la mère dans la phrase : « C'est pour vous faire penser au bonheur ». Le seuil est vite franchi de la sensation au sentiment, faisant place à la confirmation durable du bonheur. Le livre est construit sous forme de tableaux où, dès le prologue, le narrateur s'adresse à une deuxième personne confrontant ainsi le lecteur à la question du bonheur:

Le bonheur est fragile. Tu n'es pas funambule et tu avances pas à pas. Tu ne sais rien des jours, tu glisses sur un fil, au loin tu ne vois pas. Si tu regardes en bas c'est le vertige, ne

regarde pas. En bas tous les oiseaux se glacent et tous les hommes se protègent. Tu marches un peu plus haut, mais le bonheur est difficile. Tu risques à chaque pas, tu avances docile. A chaque risque le bonheur est là. Tu avances vers toi; le bout du fil n'existe pas.

Jouissance liée à une passivité presque euphorique prescrite, à une sorte d'abandon, un laisser-aller ou un laisser-vivre. Le bonheur est à portée de main, si facile à saisir - bonheur stoïque dont la clé est de se réduire, d'éviter les malheurs, de ne rien exiger, surtout, de n'avoir besoin de rien que de ce que l'on a déjà. Aucun mystère. Alors même qu'il est possible d'admettre que la banalité des petits moments nuls est ce qui nous détruit (selon Bruckner), intervient ce texte où les petits événements les plus insignifiants deviennent ceux qui nous façonnent et font notre bonheur.

Pas d'objet convoité, pas d'intention, pas de visée déterminée : un heureux délassement. Ce qui fatigue les autres, l'habitude, le ressassement, tout ce qui généralement tue le bonheur ne semble qu'enrichir celui de Delerm. L'extase permanente, la sortie de soi tout cela est mis de côté dans le livre. Pas de moments forts, pas d'irruption. Ce récit, comme d'ailleurs presque toute la prose de Delerm, témoigne d'observations de situations quotidiennes, courantes : « C'est la première étape du bonheur : avoir quelque chose à pousser, à planter, à cueillir, à travailler, à inventer, à aimer, peut-être. Sans rien de tout cela, difficile de se confondre avec le mouvement du monde. Plus difficile encore de l'arrêter (Delerm, 1998: 54).

Le narrateur observe son environnement et rapporte ainsi un ensemble de faits et gestes s'inscrivant dans un univers spécifique, en un texte qui reflète une paix intérieure obtenue par le hasard:

On n'arrive jamais au début de l'opération. On traversait la cuisine pour aller au jardin, pour voir si le courrier était passé...

-Je peux t'aider ?

Ça va de soi. On peut aider. On peut s'asseoir à la table familiale et d'emblée trouver pour l'écosage ce rythme nonchalant, pacifiant, qui semble suscité par un métronome intérieur. C'est facile d'écosser les petits pois. Une pression du pouce sur la fente de la gousse et elle s'ouvre, docile, offerte (Delerm, 1997: 13s).

L'intimité et le sensualisme des gestes rapportés, le bonheur de l'irréflexion, nul potentiel métaphorique dans l'écosage des petits pois - rien de plus que le littéral dans cette écriture dépouillée qui accompagne la révélation de la simplicité du bonheur dans la plénitude de l'immédiat. Malgré le caractère spécifique de la journée décrite dans sa banalité quotidienne, il est possible de déceler les éléments d'une félicité simple. Un instant privilégié où, soudain, sans raison apparente, l'être tout entier est envahi par un sentiment de sérénité. Sans rien chercher particulièrement, sans rien vouloir provoquer, durant quelques secondes, le narrateur et sa compagne sont envoûtés dans le bonheur de l'instant, le bonheur est là dans l'activité d'écosser les petits pois ! Pourquoi chercher les causes du bonheur? Le bonheur n'a pas de causes ! Il survient précisément là où on ne s'y attendait pas, quand il n'y a aucune observation du réel selon le critère de ce qui va nous causer des émotions agréables ou désagréables.

Le texte de Philippe Delerm n'est pas propice au suspense, encore moins à l'aventure. Une attente de la part du lecteur non averti se crée mais qui ne sera jamais comblée, et c'est justement ce qui devient passionnant chez Delerm. Comme le souligne René Audet : « Cette attente de l'inattendu dans le récit s'inscrit difficilement dans l'exercice de la peinture de la vie courante, qui se caractérise justement par l'absence de singularités ou de faits marquants ». Le texte de Delerm illustre bien cette réduction à la propre séquence d'actions qui devient le cœur du texte et qui singulièrement fait tout son charme.

Les conditions de la vie ordinaire évoquées par Delerm suggèrent en effet une familiarité puisqu'elles touchent profondément, non seulement le narrateur-personnage, mais en même temps le lecteur qui, d'une manière ou d'une autre, a aussi vécu des moments comparables aux situations décrites. Ces scènes de l'existence exposées accentuent la prédilection de l'auteur à exprimer la vie psychique, les pensées et les sentiments des êtres virtuels que sont les personnages. Une simple impression, un bruit de papier froissé, une odeur de chouquettes sucrées, le toucher de la nacre d'un couteau, et nous accédons sans détour à une sensation oubliée, à un souvenir enfoui et souvent même à une réflexion philosophique. Cette intimité mise en évidence est une complicité qui s'établit avec le lecteur-témoin.

On aura compris que le texte de Philippe Delerm intègre des situations qui s'enchaînent de manière sélective par lesquelles est acquis alors un effet de cumulation, une sorte d'effet-mémoire où chaque objet, chaque situation déchiffrée participe à l'évolution d'un espace fictionnel signifiant pour le lecteur qui se trouve renvoyé, à sa propre expérience du monde. Ce phénomène est obtenu par l'utilisation d'éléments renvoyant à la généralité : d'une part, Delerm décrit ses petites activités quotidiennes intimes, mais d'autre part, celles-ci peuvent très bien être aussi celles de n'importe quel individu qui aurait ressenti la même sensation, si ce n'est la même situation. A cette fin, le pronom indéfini « on » bien connu de Delerm est utilisé constamment. Citons quelques exemples dans lesquels le pronom fait son apparition dès les premiers mots du texte : « On dit cela avec une infime réticence, une affabilité restrictive. Bien sûr, on n'est pas de ces rabat-joie... on jouera sa partie, mais tout petit, mezza voce, à furtives lampées » (*idem*: 16).

Le « on », dit impersonnel, revêt ici en plus une autre acception : il est renforcé par une « délivrance de soi-même » : « C'est comme au cinéma ; vous bougez simplement dans le champ de la caméra pour un ralenti de bonheur impressionniste. Moi je ne suis plus rien ; une image me voit, elle m'arrête, elle m'invente...je deviens l'inverse d'une caméra. Une image me regarde (*idem*: 14).

Le narrateur est délivré de lui-même : la sensation est remplacée par le rien. Pas de psychologie, seul un abandonnement paisible, quand le narrateur est soudain absorbé dans l'excès du réel et défaille d'un coup dans une sorte de torpeur. On découvre ainsi une bénéfique dépersonnalisation, loin de la dépersonnalisation pathologique analysée par Alfred Binet (*cf.* Binet, 1892: VIII). Le but du morcellement du moi décrit ici est plutôt de se laisser aller, une vitalité de petits bonheurs.

Dans le texte de Delerm, nous restons toujours aux prises avec un monde privé, fait d'appréciations et d'humeurs intimes. Dans le choix du pronom « on » le style particulier de l'écriture, qui généralement objective le propos, ne produit dans le cas de Delerm aucune froideur, aucune neutralité, car le lecteur se sent convié à participer ayant lui-même la sensation d'avoir vécu ces mêmes situations.

### **Le bonheur avec un petit *b***

De manière surprenante, Philippe Delerm ignore volontairement toutes les théories du bonheur obligatoire, voire illusoire, rejetant ce qui fait de nous des « machines à jouir ou machines à désirer » (Bruckner, 2000a: 16) qui semble être l'idée sur laquelle se base la société contemporaine. Au contraire, c'est à la lumière de rencontres familières, de l'échange simple, que s'effectuent les menus plaisirs qui engendrent le bonheur. Les axes autour desquels se déploient les récits delermiens sont les menus imprévus de la vie quotidienne, la chaleur des mots qui réconfortent, la magie des saisons. En effet, en ne cherchant rien, en ne voulant rien provoquer, nous sommes, durant quelques secondes, pur accueil de ce qui se donne, et la joie est là ! Il ne faut surtout pas en chercher les causes, car on risque de ne jamais les trouver ! Elle survient précisément lorsque le narrateur cesse de regarder le réel selon le critère de ce qui va lui causer des émotions agréables ou désagréables.

Il s'agit donc d'un bonheur qui serait plutôt un état qui ne correspond pas seulement à la satisfaction de tous nos désirs, de tous nos espoirs, selon les lois de la consommation et de la production contemporaines, mais d'un bonheur qui se concentrerait au contraire, sur le pur sentiment de l'existence.

Adoptant une perspective stylistique assez étonnante de par sa simplicité et l'atmosphère sereine qui émane du texte, Delerm, dans le premier chapitre du *Le bonheur. Tableaux et bavardages* nous plonge d'emblée dans le dévoilement de charmantes scènes conçues dans un bonheur simple et tranquille fait de petits riens. La compagne du narrateur et son fils Vincent sont les protagonistes principaux. Ils font le bonheur du narrateur. La vie quotidienne est pleine d'instant magiques qui deviennent des tableaux impressionnistes : « C'est comme au cinéma; vous bougez dans le champ de la caméra pour un ralenti de bonheur impressionniste ». Ce n'est pas pour rien que Delerm relie ces instants de bonheur à la peinture de ce mouvement.

L'impressionnisme (le mot revient plusieurs fois dans le texte) est une peinture de la réalité mais qui, nécessairement, passe par la subjectivité. En effet, ce mouvement dont les plus illustres représentants sont des peintres français est avant tout un mouvement réaliste. Néanmoins, si les impressionnistes peignaient la réalité, ils la représentaient à travers leurs émotions. Car, si la main se doit de suivre l'œil, ce sont les émotions de

l'artiste qui l'emportent. De la même manière, chez Philippe Delerm, ce sont les sentiments, les émotions qui, en fin de compte, vont engendrer le bonheur. Cette approche rejoint la philosophie de Kant pour qui l'idée de bonheur est conditionnée par une subjectivité radicale.

Néanmoins, en lisant Delerm une question évidente se pose : s'agit-il du véritable Bonheur avec un grand *B* ? On ne peut s'empêcher de penser que le bonheur ne peut être réduit au plaisir ou à la jouissance immédiate. Le monde est une source intarissable d'illusions: nous identifions spontanément le bonheur avec l'amour, la chance d'avoir une famille, les formes de plaisir ou même la possession de connaissances. Or, ces biens ne peuvent toujours déterminer nécessairement un état de sérénité. Ils ne constituent nullement une condition nécessaire et suffisante pour faire naître cet état de félicité : ils sont hors de nous, contingents et infiniment fragiles. Oui, nous dira Delerm c'est *ça* le Bonheur, il n'en connaît pas d'autre :

Le siècle a mis dans le cœur de chacun cette idée de bonheur. Il aime à laisser dire cependant que le bonheur est impossible, ou ennuyeux. Je sais qu'il est possible. Et pour l'ennui... Ce qui est menacé ne peut être ennuyeux. Longtemps j'ai aimé la mélancolie parce qu'elle n'était que l'envers du bonheur, et qu'il la menaçait à chaque battement de cœur – cela s'appelle l'espérance (Delerm, 1997: 163).

Que répondre à Delerm ? Que certains, comme Bruckner, souhaiteraient « un bon désastre » plutôt que cette vie épuisante, tant elle est monotone et qui surtout n'est jamais à la hauteur d'un drame ? On ne peut s'empêcher cependant de nous laisser aller aussi à cette approche qui, même si elle paraît un peu rudimentaire, peut aussi de la manière la plus simple, mais en même temps féconde, nous intégrer à l'existence du bonheur... avec un petit *b* donc.

## Références bibliographiques

- AUDET, René (2007). « Fuir le récit pour raconter le quotidien », *Temps Zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, n° 1 [en ligne]. URL : <<http://tempszero.contemporain.info/document84>> [consulté le 22 décembre 2008].
- BARTHES, Roland (1993). *Œuvres complètes*, t 2. Paris: Seuil.
- BERTRAND, Rémi (2005). *Philippe Delerm et le minimalisme positif*. Monaco: Editions du Rocher.
- BINET, Alfred (1892). *Les altérations de la personnalité*. Paris: Alcan.
- BRUCKNER, Pascal (2000a). « La tentation du bonheur », *Le Magazine Littéraire*, n°389, 1<sup>er</sup> juillet, p.19.
- BRUCKNER, Pascal (2000b). *L'Euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*, Paris: Grasset.
- DELERM, Philippe (1997). *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. Paris: Gallimard.
- DELERM, Philippe (1998). *Le bonheur. Tableaux et bavardages*. Monaco: Editions du Rocher.
- DELERM, Philippe & DELERM, Martine (aquarelles) (2001). *Fragiles*. Paris: Seuil, coll. «Points».
- DUHAMEL, Georges (1918). « L'avenir du bonheur », *Les écrits nouveaux*, t. II, n° 11, octobre-novembre, pp. 251-262.
- GENETTE, Gérard (1991). *Fiction et diction*. Paris: Seuil.
- ONFRAY, Michel (2000). « La diététique antique du bonheur », *Le Magazine Littéraire*, n° 389, 1<sup>er</sup> juillet, p.31.
- PASCAL, Blaise. *Pensées*, B 425.
- SHERINGHAM, Michael (2003). « Ce qui tombe, comme une feuille, sur le tapis de la vie », Marielle MACÉ et Alexandre GEFEN (dir.). *Barthes, au lieu du roman*. Paris/Québec: Editions Desjonquères/Nota Bene, pp. 135-158.
- VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris: Bordas.

VISAGE, Bertrand (1998). « Les Moins-que-rien », *La Nouvelle Revue Française*. Paris: Gallimard, janvier, p. 5 (540).